

Les livres roses

RUSE CONTRE RUSE

Conte persan



Illustrateur : Fernand Fau

Mise en forme : Cyrille Largillier

Un habitant de Bagdad qui, pendant sa jeunesse, avait pris plaisir à étudier les ruses des voleurs et souvent même à les déjouer, était devenu, vers la fin de sa vie, un simple *bezzaz*, c'est-à-dire qu'il s'était établi marchand de cotonnades dans le bazar de la ville.

Or, une nuit, quelques heures après celle où l'on ferme d'ordinaire tous les magasins, un habile larron, travesti en marchand, entra dans le bazar. C'était, à s'y méprendre, notre *bezzaz* en personne : le trousseau de clefs, le turban, la canne, le manteau, le son même de la voix du vieil homme, étaient imités avec une incroyable perfection. Le rusé fripon vint au-devant du gardien du bazar, et lui dit, de l'air le plus calme du monde : « Prends cette lampe et cours l'allumer, je te prie ; j'ai des comptes à faire cette nuit. »

Puis, sans attendre la réponse du gardien, il ouvrit la porte de la boutique du *bezzaz*. Bientôt le gardien apporta la lampe ; le filou la prit de ses mains, de manière à ne pas en laisser tomber la lumière sur son visage, et, sans dire mot, s'assit devant un livre de comptes.

Vers l'aube du jour, il appela le gardien et lui dit : « Va chercher un commissionnaire, et recommande-lui de ne pas oublier ses crochets : il aura à porter quelques ballots de marchandises d'ici jusqu'à ma maison. »

Il ajouta : « Cette nuit, tu as veillé à cause de moi ; voici ma bourse, prends ce qu'il te faut pour payer ton déjeuner, et dépêche-toi. »

Le commissionnaire trouva plusieurs ballots d'étoffes de prix tout préparés, les chargea sur son dos et suivit le filou.

Le vrai *bezzaz* arriva au bazar quelque temps après le lever du soleil, suivant son habitude. Il rencontra le gardien qui, le saluant avec une figure rayonnante de joie et de reconnaissance, s'écria :

« Ce matin, mes enfants, grâce à ce que tu m'as donné cette nuit, se sont régalés comme de vrais princes. Que Dieu daigne répandre ses bénédictions sur toi et sur ta famille ! Puisses-tu prospérer ici-bas et jouir là-haut d'une béatitude éternelle ! »

Le *bezzaz*, fort étonné de cette avalanche de remerciements, eut cependant la prudence de ne rien répondre. Soupçonnant quelque malheur, il courut ouvrir sa boutique. Du premier coup d'œil il vit que la plus riche partie de ses cotonnades avait été enlevée, et il devina tout.

Cependant il n'eut garde de jeter des cris et de donner l'alarme ; il appela tranquillement le gardien, et, sans trahir la moindre émotion, il lui demanda d'une voix calme :

« Dis-moi, gardien, quel est donc celui qui m'a aidé cette nuit au transport de mes ballots de marchandises ?

— Eh quoi ! as-tu oublié que tu m'as ordonné de te faire venir un commissionnaire, et que ce commissionnaire est sorti avec toi ? je n'ai fait que ce que tu m'as dit de faire.

— C'est vrai. Mais j'avais un tel besoin de sommeil, et la nuit était si noire, que je ne me rappelle plus bien le visage de ce commissionnaire. Va le chercher et reviens ici avec lui. Tu le connais ?

— Sans doute, je le connais. »

Quand le commissionnaire fut arrivé, le *bezzaz* lui fit signe de le suivre et ferma sa boutique à clef. Après avoir conduit son homme dans un endroit éloigné du bazar, il se mit à le questionner confidentiellement et à voix basse.

« Peux-tu m'indiquer la place où tu as porté mes ballots cette nuit ? Vois-tu, mon cher, entre nous soit dit, c'est un triste aveu à faire, mais j'avais un peu trop bu et j'ai tout oublié.

— J'ai meilleure mémoire, moi qui n'avais bu que de l'eau. Tu me conduisis jusqu'à l'embarcadère de la rive gauche du Tigre. Là, tu m'ordonnas d'appeler un batelier, qui m'aida à ranger les ballots dans la barque.

— C'est bien cela. Allons à l'embarcadère ; tu m'y feras parler à ce batelier, n'est-ce pas ?

— Très volontiers. »

En arrivant sur la berge du Tigre, on retrouva aisément, le batelier. Notre *bezzaz* renvoya le commissionnaire. Puis, s'étant placé dans la barque à côté du batelier, il lui dit :

« Il y a quelques heures à peine, tu as aidé mon frère au transport de plusieurs ballots de marchandises.

— En effet, c'était à l'aube du jour.

— Eh bien ! partons, tu me descendras à l'endroit même où tu les as débarqués. »

Le courant rapide du Tigre et quelques vigoureux coups de rames conduisirent en peu de temps la barque à sa destination. Le batelier fit venir le commissionnaire que le filou avait chargé, en cet endroit, du transport des ballots volés. Le *bezzaz*, après avoir ordonné au batelier de l'attendre jusqu'à son retour, emmena le commissionnaire à l'écart et lui dit :

« Conduis-moi au dépôt où tu as laissé, ce matin, les marchandises de mon frère. ».

Ils s'acheminèrent vers un édifice éloigné du rivage du Tigre et construit sur la lisière des terrains sablonneux qui entourent la ville de Bagdad. Arrivés à la porte, ils frappèrent : on ne répondit pas ; mais le *bezzaz*, habile à deviner le mécanisme des serrures les plus compliquées, ne tarda pas à ouvrir lui-même le cadenas, avec un clou tordu. Il laissa le commissionnaire sur le seuil, entra et trouva tous ses ballots intacts entassés dans un coin.

À la muraille pendait un vieux tapis attaché à une longue corde. Ce tapis et cette corde servirent à l'emballage des ballots que le *bezzaz* remit aussitôt au commissionnaire, en lui disant de les porter dans la barque.

Chemin faisant, ils rencontrèrent le filou lui-même, qui n'avait pas encore dépouillé son travestissement. Tout déconcerté, il n'osa faire aucune observation, et, sur un geste impératif du *bezzaz*, il s'approcha de lui et marcha silencieusement jusqu'à la barque. Il ne refusa même pas de donner un coup de main pour aider le commissionnaire à l'embarquement des ballots.

Le *bezzaz*, après s'être assis gravement dans le bateau, fit remettre, par le batelier, le tapis et la corde à leur propriétaire. De part et d'autre, tout se passa avec une convenance et une politesse parfaites. Le filou jeta le tapis sur ses épaules, et fit en ces termes ses adieux au *bezzaz* :

« Dieu te conduise à bon port, frère chéri ! À présent, nous sommes, l'un et l'autre, rentrés dans la possession de ce qui nous appartient légitimement. Le proverbe dit : À chacun son bien. Après tout, je te rends justice, tu t'es comporté tout à fait en homme qui sait vivre. »

Et ils se séparèrent ; le *bezzaz* retourna au bazar avec sa marchandise, et le filou au pavillon des voleurs avec sa corde et son vieux tapis sur l'épaule.